

Préface à Charles-François Tiphaigne de la Roche, *Amilec ou la graine d'homme*, édition de Philippe Vincent, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2012, p. 9-17.

Préface à *Amilec*

Un curieux auteur

Charles Tiphaigne de la Roche est sans doute l'un des auteurs les plus *curieux* de la littérature française du XVIII^e siècle (qui en a pourtant connu beaucoup). Curieux par son désir de savoir, de comprendre, d'expliquer, qui l'a poussé à s'intéresser aussi bien à l'ichtyologie qu'à la science des rêves ou aux réformes juridiques. Curieux aussi par sa soif d'aller voir de l'autre côté des frontières disciplinaires alors en train de prendre forme, pour puiser ses idées et ses visions aussi bien dans les sciences les plus à la pointe de son époque (comme la physiologie ou la chimie) que dans les imaginaires merveilleux hérités d'un passé déjà discrédité (les « esprits élémentaires » de Paracelse et autres « génies » de la tradition littéraire).

Si Charles Tiphaigne nous apparaît comme « curieux », c'est toutefois d'abord parce que nous ne savons pas qu'en faire. Où le classer ? On trouvera d'aussi bonnes raisons d'en faire un des penseurs les plus radicaux de la modernité qu'un antiphilosophe accroché à des réflexes viscéralement antimodernes. Le texte que le lecteur tient entre les mains illustre à merveille l'ambivalence qui caractérise la situation de Tiphaigne dans (ou hors de) l'espace des Lumières. *Amilec*, le génie (pré-)généticien qui manipule les graines d'humains pour programmer un meilleur des mondes où chacun serait parfaitement à sa place dans la machine (re)productive, doit-il être considéré comme la divinité tutélaire de tous les eugénismes qui se sont succédé depuis la parution du livre en 1753 ? Ou faut-il au contraire voir en *Amilec* la dénonciation par avance, sur le mode enjoué, de toute folie post-humaniste visant à mettre bon ordre un monde qui ne reste humain que par le joyeux chaos qui le caractérise ?

Ni le petit roman de science-fiction qu'on tient en main ni le reste de l'œuvre de Tiphaigne ne répondent à cette question. Dans un texte ultérieur, intitulé *Giphantie* (1760), le narrateur imagine l'invention de « thermomètres » permettant de mesurer précisément, sur une base strictement physiologique, à quel métier chaque individu sera le plus propre (prêtrise, police, enseignement, boulangerie, cordonnerie). Des « graines » génétiques dont se joue *Amilec*, sa deuxième publication, jusqu'à l'ingénierie sociale qui hantera ses derniers récits (l'utopie des *Galligènes*, mais aussi l'anthropologie sociologique discutée dans *Sanfrein*, publiés tous deux en 1765), c'est toute la vaste gamme des problèmes propres à ce que Michel Foucault a qualifié de « biopolitique » que cet obscur médecin normand explore par avance dans la dizaine d'écrits qu'il nous a laissés.

Améliorer la race humaine par des manipulations eugéniques n'a guère bonne presse de nos jours. C'est pourtant ce à quoi s'ingénient (dans certaines zones d'ombre de la loi, mais aussi en pleine lumière) des centaines de chercheurs, laborantins, professeurs et Prix Nobel. Nos fraîches armées de spécialistes de « l'orientation professionnelle » ne sont-ils pas en train de réinventer quotidiennement les thermomètres de *Giphantie*, à force de questionnaires et de statistiques ? Tiphaigne est pleinement moderne en ce qu'il conçoit la vie comme pouvant faire l'objet d'une fabrication (en série) ; il résiste pourtant à cette modernité en collant notre nez sur la face inquiétante et ridicule de cette fabrication.

Qu'est-ce qui informe notre vie ? De quoi se nourrit la poussée qui la fait croître ? Comment pouvons-nous contenir et conduire cette poussée à notre profit ? Comment la poussée des corps s'articule-t-elle avec les pulsions des esprits ? Comment la vie collective émane-t-elle de la vie individuelle pour la reconditionner en retour ? Voilà les questions que pose *Amilec*, et que nous n'avons cessé de nous poser depuis sa parution, souvent de façon bien plus naïve et de façon bien moins intelligente – sans doute faute d'être nous-mêmes assez « curieux ».

Car si les œuvres de Charles Tiphaigne nous paraissent relever du cabinet de curiosités plutôt que de la grande bibliothèque des Lumières, c'est que tout un pan de la modernité s'est assourdi au questionnement (proprement « vital ») que posait le médecin normand. Tiphaigne a si bien réussi à être inclassable qu'il est passé entre les mailles des catégories critiques élaborées depuis deux siècles pour lire une époque que l'on réduit trop facilement à des « Lumières » elles-mêmes définies de façon stéréotypée et mutilante (« matérialistes », « rationalistes », « individualistes », etc.). L'impression de fraîcheur provoquée par la lecture d'*Amilec* ou de *Giphantie* tient à ce qu'on y découvre comme à ciel ouvert une *altermodernité* qui nous est à la fois familière et déconcertante : on y retrouve un vitalisme, une liberté de ton, un esprit de jeu, une curiosité empirique, une invention jubilatoire qui nous font parfois croire lire du Diderot ; on y trouve pourtant les dogmes de notre modernité dénoncés, sans aucune sympathie, comme des ridicules insoutenables. La lecture de Tiphaigne est passionnante non seulement parce qu'elle nous ballote d'une surprise et d'un doute à l'autre – sans jamais se stabiliser sur des positions prédictibles et aisément catégorisables – mais aussi parce qu'elle souffle alternativement le chaud et le froid sur tous nos fétiches les plus chéris (le Progrès, le savoir scientifique, la laïcité, le libre arbitre, le mérite individuel, la démocratie).

Une merveille scientifique qui fait exploser le matérialisme des Lumières

D'une part, l'auteur d'*Amilec*, fort de sa formation de médecine et de sa lecture des physiologistes, apporte une contribution essentielle à l'imaginaire scientifique de son époque. Dans le dernier tiers de ce rêve savant consacré aux graines d'homme, il rend compte de la croissance biologique par la théorie des « tubules végétales » – théorie aussi puissante que honteusement méconnue, qui plagie par avance nos publications les plus récentes sur nos bidouillages génétiques, nos cellules-souches et autres nanotubes. Les « tubules végétales » s'inscrivent dans toute une série de (parodies de) théories parsemées dans l'œuvre de Tiphaigne, qui ont en commun d'accomplir un même geste d'analyse de notre réalité « naturelle » en ses plus petits éléments constitutifs (en ce que l'époque appelait ses « éléments », par quoi notre auteur s'avère être lui-même un « esprit élémentaire »). Ce geste est illustré dans *Giphantie* par la réduction de la gastronomie et de l'œnologie à quelque goûts, arômes et saveurs de base, qu'il suffit de recombinaison pour produire toute la palette des meilleurs mets et des meilleurs vins.

Or ce geste de décomposition en éléments premiers, permettant une recombinaison par combinatoire créative, est le geste central de notre modernité technoscientifique. C'est celui qu'accomplit Lavoisier quelques années après Tiphaigne en inventant notre chimie, mais c'est plus généralement celui par lequel un anthropologue comme Tim Ingold caractérise nos modes de vie actuels qui – à travers la chaîne de montage de l'ère industrielle, puis à travers la numérisation de toute notre réalité en séquences de 0 et de 1 – ont systématiquement décomposé la continuité de notre réalité et de nos mouvements en des unités discrètes, dont on a pu ensuite recombinaison artificiellement les connexions. Avec les « tubules végétales », et

malgré le caractère auto-parodique du discours tenu à leur propos, Tiphaigne touche bien du doigt le cœur du projet technoscientifique qui nous anime et nous inquiète depuis trois siècles.

Notre médecin normand enrobe pourtant ces percées proprement « philosophiques » dans un imaginaire littéraire hybride, déstabilisant et insituable, qui fait muter l'humour décapant d'un Lucien en le branchant sur l'univers arabisant des génies, non sans y injecter une dose d'esprits sylphiques paracelsiens, relus et corrigés par la parodie à succès qu'en a donné Montfaucon de Villars avec le *Comte de Gabalis*.

Cet imaginaire, qu'on appellera « merveilleux » pour aller vite, traverse de nombreuses œuvres de Tiphaigne, avec une même structure récurrente : la plupart de ses écrits nous font voir un monde (invisible) où nous nous trouvons immergés et ballottés (sans le savoir) dans une circulation constante d'*influences* multiples et entrecroisées (informations, images, odeurs, discours, clichés), dont l'agencement (plus ou moins chaotique) nous conditionne à faire ce que nous faisons et à penser ce que nous pensons. Dans son premier texte publié, *l'Amour dévoilé* (1749), le jeune médecin explique le sentiment amoureux par la circulation aérienne de ce que nous avons appris ultérieurement à nommer des « phéromones ». Dans *Amilec*, il imagine « une troupe de Génies » qui « traversent les airs avec une extrême rapidité » pour « semer, cultiver, recueillir les graines d'hommes » et ainsi « présider à la multiplication de l'espèce humaine ». Dans la *Vision d'Ibrahim* (1759), il réfléchit à la façon dont les images perceptives flottant autour de nous s'impriment dans notre cerveau pour y être alambiquées par les méandres de nos rêves individuels et de nos somnambulismes collectifs. Dans le *Voyage aux Limbes* (1759), il se demande comment les esprits dématérialisés (des philosophes passés, des savants actuels et des scientifiques à venir) contribuent à créer et à réglementer le monde de nos interactions quotidiennes. Dans *Giphantie* (1760), il nous fait pénétrer dans le camp de vacances où vont se reposer les Génies et autres Esprits élémentaires qui conditionnent nos pensées, nos passions et nos actions quotidiennes, nous faisant ainsi voir l'envers laborieux de ce que Guy Debord a appelé la « société du spectacle » et de ce que Michel Foucault a baptisé du nom de « biopouvoir ». Dans *l'Empire des Zaziris* (1761), il revisite le quartier général des Génies et des Esprits, mais pour nous faire comprendre que ces êtres merveilleux, invisibles et immatériels qui flottent dans l'air partout autour de nous, ne nous « contrôlent » que pour leur plaisir et leur utilité – bien plus que pour notre protection, comme on pouvait encore le croire à la lecture de *Giphantie*.

Les Génies cultivateurs de graines humaines regroupés sous la direction d'Amilec se présentent comme des jardiniers-botanistes-génétiiciens affairés à améliorer la race humaine pour lui permettre de croître et de multiplier en paix et en (meilleure) harmonie. Esprits, Sylphes et Génies s'inscrivent dans une vision du monde et une ontologie qui complètent le « matérialisme » auquel on a trop rapidement réduit « les Lumières » par une hiérarchie de pouvoir et de contrôle qui doit aller chercher ailleurs que dans les réalités purement physiques l'explication de ses dominations. Toute l'œuvre de Tiphaigne (à commencer par *Amilec*) mérite d'être relue sous l'éclairage des premiers paragraphes de *l'Empire des Zaziris* :

Avant l'An un, qui commença la généalogie des temps, le Souverain Être créa, depuis lui jusqu'à l'insecte, des multitudes innombrables d'Esprits, aussi diversifiés que nos visages. Il voulut qu'il y eût, de classe en classe, des Génies qui dominassent les uns sur les autres; & que ceux qui vivent unis à la nature des Eléments, se servissent de nous pour leur plaisir & leur utilité, comme nous nous servons des animaux. Ainsi l'homme se joue du singe, & les Zaziris s'amuse de l'homme.

« Nous sommes à votre égard ce que vous êtes à l'égard des plantes », dit Amilec au narrateur. Depuis les Zaziris jusqu'à l'insecte et jusqu'à la plante, en passant par l'homme et le singe, ce que l'époque se représentait comme une « grande chaîne des êtres » apparaît chez

Tiphaigne comme une vaste hiérarchie de niveaux d'exploitation, comme une vaste circulation d'influences, de manipulations et de contrôles.

La contredanse des graines et la richesse des passions

Ce pouvoir *de la vie sur la vie* – biopouvoir, biopolitique – circule partout autour de nous et en nous, il nous entoure et nous constitue, il nous fait vivre et nous agite à travers des modulations en série. Une scène d'*Amilec* le représente d'une façon particulièrement admirable. On y découvre une basse de viole dont les cordes résonantes ont pour propriété de contrôler les mouvements accomplis par les graines de Martiens qui se trouvent à proximité. L'instrument « est monté sur le ton des passions : chaque ton répond à chaque passion, de manière que si quelque principe de passion met un germe à l'unisson d'un de ces tons, ce germe, par une nécessité physique, trémoussera quand ce ton se fera entendre ». *Amilec* invite alors le narrateur à observer par lui-même l'effet de ce merveilleux instrument biopolitique en y jouant une contredanse :

La basse était toujours montée sur le ton des passions ; de manière que suivant que je parcourais les différents tons de l'air que je jouais, différentes graines entraient en danse et bondissaient, chaque classe à son tour, le tout en mesure et sans confusion. Ainsi je donnai le bal aux habitants futurs de Mars, Rois & Bergers, Philosophes & Ignorants, tout dansait, tout voltigeait, c'était une merveille. Ce spectacle me réjouissait infiniment ; & je ne puis vous dire avec quel plaisir je voyais que d'un coup d'archet, je mettais en branle des nations entières.

Cependant, *Amilec* qui voyait tout cela comme moi, voyait encore quelque chose de plus. « Tu as sous les yeux, me dit-il, une image de la société humaine. L'harmonie de l'air que tu joues se soutient par les rapports des tons qui le composent ; de même la société qui est représentée par la danse méthodique des graines se soutient par les différentes passions qui agitent les hommes ».

Observer nos sociétés humaines comme autant de chorégraphies – chaotiques, ridicules, souvent terrifiantes de cruauté, mais toujours étonnantes, touchantes, fascinantes : *curieuses* – voilà bien ce que nous invite à faire Tiphaigne à travers toute son œuvre. Le médecin normand mobilise à la fois l'imaginaire scientifique et le merveilleux littéraire de son époque pour rendre compte de *ce qui anime la matière vivante*, parce que l'animation est aussi importante que la matière, et parce que les principes agissant au cœur de cette animation se situent à un niveau de complexité dont ne peuvent rendre compte que les images merveilleuses par lesquelles nous nous figurons l'âme, l'esprit, le génie. C'est bien une alternative à la modernité quantificatrice qui s'esquisse ici chez Tiphaigne : nous avons eu la mauvaise idée de suivre les leçons de politique économique esquissées par Adam Smith dans *La richesse des nations*, alors que nous aurions dû nous inspirer de l'économie des affects dessinée dans *Amilec*, qui, un quart de siècle plus tôt, nous faisait entrevoir *La richesse des passions*.

Le recours au merveilleux ne sanctionne donc nullement une démission de la démarche scientifique : il prend son relai pour assurer le saut nécessaire des unités élémentaires de la chimie aux hypercomposés de la psychologie sociale. Il faut conjuguer ensemble l'analyse « scientifique » en éléments, qui réduit l'humain à des « graines d'homme », et la vision « merveilleuse », qui mobilise les Génies et les Esprits pour faire voir ce qui anime et fait bouger ces graines. Le double titre de l'ouvrage désigne donc deux faces complémentaires et indispensables de toute réflexion sur la vie humaine (qui est toujours une vie sociale) :

Amilec, le Génie qui fait voir l'animation, et *la graine d'homme*, qui réduit l'humain à ses éléments génétiques.

La contredanse des passions figurée ci-dessus tourne autour du double statut de « l'air » qui est à la fois le substrat dans lequel se transmet le son, et la mélodie qui y circule : deux siècles avant Marshal McLuhan, cette coïncidence de l'air (physico-chimique) et de l'air (musical) suggère déjà que « le medium est le message ». Génies, Esprits, Zaziris désignent des êtres qui sont à la fois des contenus et des médias : comme l'air, la danse est à la fois ce mouvement-affect particulier qui nous anime en ce moment et le substrat de la contredanse sociale qui motive nos mouvements à chaque instant. Entre Amilec et la graine, entre le génie et l'élément, il y a tout un registre de *médiation* que Tiphaigne investit par son travail d'écriture. Entre le génie animateur et la matière élémentaire, cette médiation est celle de *l'art* (à la fois artifice, artisanat et élaboration esthétique), conçu comme une forme d'*ingénierie*, de montage dansant qui prend alternativement la main ou le pas de l'érudition, de la folie, de la satire, du rêve, de la parodie ou de la philosophie.

Une édition exemplaire

L'édition qu'on tient en main donne les meilleurs outils pour comprendre le génie artistique propre à la façon dont Tiphaigne met en mots le génie génétique d'Amilec. On peut lire depuis une dizaine d'année une petite réédition moderne de la première version d'*Amilec*, publiée aux belles éditions Grèges de Montpellier en 2001 ; on peut aussi retrouver la dernière édition du texte, augmentée de deux volumes supplémentaires, sur le site Gallica de la BNF. Entre le premier texte bref et la dernière version rendue quelque peu indigeste par ses gonflements satiriques, la version publiée ici, inaccessible jusqu'à aujourd'hui, est de loin la plus séduisante et la plus riche d'un point de vue littéraire. Elle comporte non seulement un texte liminaire intitulé *Les Papillons*, mais aussi un système de notes (absent de la première édition, et supprimé de la dernière), à travers lequel l'auteur se moque de sa création en dénonçant lui-même les ficelles de son récit, les clichés qu'il perpétue, les naïvetés dans lesquelles il tombe et les contradictions dans lesquelles il s'enferme.

Ce dispositif fascinant constitué par *Les Papillons* et par les notes constitue la manifestation à la fois la plus explicite et la plus subtile du processus d'*auto-disqualification* qui traverse toute l'écriture de Tiphaigne, lequel n'avance jamais des idées ou des images sans inviter en sous-main son lecteur à déconstruire la crédibilité de ce qu'il propose. Si *Amilec*, *Giphantie* ou *l'Empire des Zaziris* sont restés cantonnés jusqu'à ce jour à l'espace peu fréquenté des cabinets de curiosités littéraires, c'est non seulement que Tiphaigne a fait joyeusement exploser les cadres d'analyse imposés rétrospectivement par des lecteurs en quête du « matérialisme des Lumières », mais c'est aussi parce que – comme les papillons auxquels l'auteur compare son texte – les œuvres du médecin normand s'ingénient se consumer elles-mêmes dans la flamme d'auto-ironie qui les anime. Non pas *Burn after reading*, comme le stipulent les messages secrets de la CIA, mais *Burn while reading* : Tiphaigne a paru « illisible » pendant quelques centaines d'années parce que, déjouant toute prétention à la vérité, il nous offre des textes en forme de papillons enflammés qui se brûlent eux-mêmes sous nos yeux – comme autant d'autodafés célébrant la fragilité de tout acte de foi.

Pour la première fois, ces textes « illisibles » deviennent compréhensibles grâce au dispositif critique exemplaire mis en place par Philippe Vincent. Trois introductions (littéraire, bibliographique et biographique) donnent les cadrages permettant de repérer *Amilec* et son auteur dans le paysage des Lumières. De très riches notes apportent les éléments d'érudition nécessaires à décrypter les fines allusions, clins d'œil et autres références savantes

qui se trament sous la surface de la plaisanterie onirique. Ainsi apparaissent enfin la consistance, la densité, la profondeur et la subtilité du travail de pensée et d'écriture réalisé par le médecin normand.

Quoi que laissent croire les apparences, le livre qu'on tient entre les mains est toutefois bien davantage qu'une édition critique d'*Amilec*. Philippe Vincent a en effet été l'un des pionniers et des principaux animateurs d'un mouvement de redécouverte des œuvres de Charles Tiphaigne. Depuis l'essai visionnaire de Guy Marcy, *Tiphaigne de la Roche, magicien de la raison* (Montpellier, Le Méridien, 1972), les articles de Raymond Trousson, de Hans-Günter Funke et de Stefan Horlacher, et surtout depuis l'étude magistrale de Jacques Marx, *Tiphaigne de la Roche. Modèles de l'imaginaire au XVIII^e siècle* (Éditions de l'Université de Bruxelles, 1981), toute une série de publications récentes témoignent de l'actualité intempestive des œuvres du médecin normand¹. Philippe Vincent a passé plusieurs années à parcourir les bibliothèques et les archives pour collecter patiemment tous les indices qui peuvent nous rester de l'œuvre et de la vie de Tiphaigne.

La partie biographique de l'introduction qu'il donne à ce volume constitue de loin l'étude la plus complète et la plus précise des faits et gestes du médecin normand. Outre la clarification de points obscurs, la résolution de confusions homonymiques et le dégonflage de baudruches critiques remarquablement tenaces, on y découvre une mine d'informations parfaitement inédites, destinées de modifier profondément la vision que nous nous faisons jusqu'à présent de sa présence fantomatique dans l'espace intellectuel des Lumières. Le petit médecin excentré et loufoque s'y révèle être aussi un correspondant de Malesherbes, qui le charge d'un projet éditorial d'une importance considérable.

En plus d'une édition critique exemplaire de la version la plus séduisante d'*Amilec*, à laquelle il donne une lisibilité inédite, Philippe Vincent nous fournit donc ici un ouvrage essentiel aux études tiphaignistes en train de prendre leur essor – ainsi qu'une contribution significative à notre connaissance de la littérature des Lumières. Grâce à lui, Charles Tiphaigne a une chance de sortir du cabinet de curiosités pour trouver – enfin – la place qui lui revient parmi les auteurs les plus admirables de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Yves Citton

Université Stendhal Grenoble 3 – UMR *LIRE* CNRS 5611

¹ Outre les articles récents de Julie Boch, Florence Boulerie, Aurélia Gaillard, Isabella Mattazzi et Emmanuelle Sempère, on peut signaler la publication de l'ouvrage collectif *Imagination scientifique et littérature merveilleuse. Charles Tiphaigne de la Roche*, édité par Yves Citton, Marianne Dubacq et Philippe Vincent à paraître aux Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Mirabilia », 2012 ; Yves Citton, *Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011 ; ainsi que le projet en cours de publication des *Œuvres complètes* de Charles Tiphaigne dirigée par Jacques Marx à paraître dans la collection « Lire le dix-huitième siècle » des Presses Universitaires de Saint-Etienne (où figurera la dernière version considérablement augmentée d'*Amilec*).